

Motivation et remotivation des noms de lieu

1. LA NATURE LINGUISTIQUE DU NOM PROPRE

Les noms propres (noms de lieux et noms de personnes) possèdent une série de propriétés qui les distinguent des autres signes linguistiques, les noms communs. Alors que dans la langue courante nous n'avons que peu de choix dans l'emploi des mots (le "pain" s'appelle *pain*, et la "confiture" *confiture*; nous ne pouvons rien y changer), nous sommes relativement libres (dans la limite de la décence et de certaines conventions) de nommer un nouveau-né – ou notre nouveau chalet – comme cela nous convient.

À l'origine du nom propre, il y a un acte de "baptême", ritualisé ou non. En général, lorsqu'on attribue un nom propre à un lieu ou à une personne, ce nom est *motivé*. Je ne parlerai pas ici des motivations que l'on peut découvrir dans les manières de nommer les personnes – on choisit un nom parce qu'il "sonne bien", il peut être un "porte-bonheur" ou être motivé de manière religieuse, il peut se référer à une personnalité fameuse ou à un ancêtre que l'on désire honorer, etc. De nombreux parents consultent des dictionnaires de prénoms pour savoir quel est le sens du nom qu'ils vont donner à leurs enfants. Quant aux noms de lieux, ils font souvent référence aux réalités locales (configuration du terrain, nature du sol, la végétation spécifique qui pousse à l'endroit nommé) ou alors au nom du propriétaire : en Suisse romande, *Cleive* ou *Clivaz* désignent un terrain en pente, *Crau* ou *Croset* une dépression de terrain, *Glarey* ou *Gravaz* un sol graveleux, *Léchaire* ou *Mosses* un terrain humide, etc. (Bossard/Chavan 1990). Ce qui importe, dans notre contexte, c'est que le nom de lieu, à l'origine, est *transparent* : au moment de l'acte de nomination, n'importe qui peut comprendre pour quelle raison une localité, une rivière, une montagne a été nommée de telle ou telle façon. Les noms propres qui ont été créés de toutes pièces, sans aucune motivation, sont extrêmement rares. J'ai des amis qui ont appelé leur chalet *chalet Murvi*. Ce nom est évidemment opaque pour les non initiés, et pourtant il est motivé : les deux filles de la famille en question s'appellent *Muriel* et *Viviane*...

Une des principales fonctions du nom propre est d'*identifier* une localité ou une personne, sans avoir besoin de la décrire (Jonasson 1994 : 16-17). Vu de l'extérieur, qu'est-ce qui ressemble plus à un alpage qu'un autre alpage ? Lorsqu'une commune possède plusieurs alpages, il est très commode de donner un nom à chacun pour pouvoir s'y référer sans avoir besoin de donner d'autres préci-

sions. La même observation s'applique aux noms de personnes : lorsqu'on sait qu'un petit garçon s'appelle *Sébastien*, il n'est pas nécessaire de savoir quelle est la couleur de ses cheveux, celle de ses yeux, et la forme de son visage. On parlera de *Sébastien*, et tous ceux qui le connaissent sauront de qui il s'agit. Et lorsque ce *Sébastien* sera vieux et chauve, il s'appellera toujours ainsi, même si ses caractéristiques physiques auront changé. Même si un éboulement détruit un alpage (comme cela est arrivé à *Derborence*, en Valais), le nom de la localité se maintient. C'est la raison pour laquelle on considère le nom propre comme un *désignateur rigide* (Kripke ; cf. Gary-Prieur 1994 : 19-25) ; en règle générale, une localité ou une personne gardent leur nom pendant toute leur existence – et dans le cas des noms de lieux, un nom peut survivre pendant des centaines, voire des milliers d'années.

En partant de ces observations, un des objectifs traditionnels de la recherche onomastique a été de comprendre de quelle manière nos ancêtres plus ou moins lointains ont dénommé le monde, de quelle manière ils ont organisé linguistiquement l'espace dans lequel ils vivaient, et dans lequel nous vivons encore. Dans un sens, les résultats de ces recherches ont été décevants : le plus souvent, les dénominations onomastiques sont peu "romantiques" et manquent d'originalité. Dans de nombreuses civilisations anciennes et récentes, les montagnes s'appellent "la montagne", les collines s'appellent "la hauteur", les vallées "la vallée". Tout au plus, quand il y a plusieurs vallées dans une même commune, on précisera "la vallée longue, la vallée étroite", etc. Les rivières s'appellent "l'eau, la coulante, la bruyante"... On a l'impression que dans les premiers temps, le système de dénomination est quelque chose d'essentiellement local : notre village, c'est *le* village tout court. On en conclut en général que les premières populations se déplaçaient peu et que leur champ de vision était plutôt restreint ; elles n'avaient donc pas besoin de distinguer leurs dénominations de celles de leurs voisins. Les mêmes phénomènes se manifestent pourtant aussi dans des couches toponymiques beaucoup plus récentes. Ainsi, en Suisse romande, un ruisseau boueux s'appellera le *Merdasson*. Et lorsqu'un village s'est développé à proximité d'une source, il s'appellera *Fontaine*, *Fontannaz*, *Fontanelle*, etc. Les colons européens en Amérique du Nord n'ont pas eu plus d'imagination lorsqu'ils ont appelé *Montagnes rocheuses* (ou *Rocky Mountains*) la plus importante chaîne de montagnes du nouveau continent.

Si, à l'origine, au moment de l'acte de dénomination, le nom propre est transparent et motivé, on constate que dans la réalité linguistique, la motivation première s'estompe et s'oublie très vite. Lorsqu'un agriculteur valaisan appelle un de ses prés *Praplan* "le pré situé sur un terrain plat", ce nom, pour lui, est parfaitement transparent. Par la suite, pourtant, par exemple au moment où le francoprovençal disparaît, remplacé par le français – ce qui se produit actuellement en Valais – la motivation disparaît également : un Valaisan francophone ne comprend plus ce que

Praplan veut dire. À l’origine, le nom de famille valaisan *Praplan* est motivé : la famille qu’on appelle les *Praplan* habite le lieu-dit *Praplan*. Dès qu’un membre de la famille quitte sa région d’origine, mais garde son nom de famille, l’anthroponyme perd sa motivation, il devient un signe opaque et arbitraire.

On constate donc en général que les noms propres, qui sont parlants à l’origine, se *désémantisent* très vite, c’est-à-dire ils se vident de leur signification première. En fait, curieusement, les locuteurs “oublient” très vite le sens primitif d’un nom de lieu, même lorsqu’il est parfaitement parlant. Comme l’a déjà reconnu Albert Dauzat en 1946, même en cas d’étymologie transparente, il faut être linguiste, étranger ou avoir une mentalité de petit enfant pour *penser* qu’un nom de lieu comme *Moulins* en France se réfère à des moulins au sens propre ou – pour prendre des exemples plus proches de nous – que *La Neuveville* (BE) signifie “la ville neuve”, et qu’on évoque l’ours en parlant d’*Orsières* (VS). La même observation pourrait se faire pour les noms de personnes : même si à l’origine une petite fille a été nommée d’après une actrice célèbre, cette motivation première s’oublie très vite, et elle portera son nom “pour elle-même”.

Ce qui contribue également à rendre les noms de lieux opaques, ce sont évidemment tous les aléas de l’évolution linguistique et – pire encore – les changements de langue dans une région donnée. Dans une région peuplée par l’homme depuis des centaines d’années avant Jésus-Christ, comme c’est le cas de la Vallée d’Aoste ou du Valais, on compte au moins trois changements complets de langue, sans compter les évolutions linguistiques internes : d’une langue préceltique (éventuellement pré-indo-européenne), on passe successivement au celtique, puis au latin, qui deviendra le francoprovençal. Et actuellement, deux nouvelles langues, le français et/ou l’italien, sont en train de se superposer à la langue vernaculaire traditionnelle. On comprend aisément que dans ces circonstances, de nombreux noms de lieux soient devenus complètement opaques : un locuteur moderne, sans connaissances spécifiques de linguistique historique, n’est plus en mesure de les comprendre. Même l’historien de la langue, avec la meilleure volonté du monde, et avec toute la documentation historique qui est à sa disposition, est souvent incapable de déterminer quelle a été la motivation première d’un nom de lieu donné.

2. LA REMOTIVATION DU NOM PROPRE

2.1 Au moment où un nom propre devient incompréhensible, il se produit souvent un phénomène particulièrement intéressant : comme s’ils savaient instinctivement que les noms propres “doivent” avoir un sens, les locuteurs ont tendance à remotiver ces signes linguistiques dont le lien avec la motivation première s’est perdu. La créativité linguistique se “remet en route” : par tous les moyens disponibles, la communauté linguistique s’efforce d’attribuer un nouveau sens à cer-

tains noms de lieux devenus opaques. En principe, la remotivation s'appuie sur deux grands principes : d'une part sur des *homonymies* plus ou moins parfaites entre une forme ancienne qu'on ne comprend plus et une forme moderne qui semble transparente, c'est-à-dire le rapprochement associatif de deux formes linguistiques qui se ressemblent, souvent dans deux langues différentes – une sorte de calembour plurilingue – et d'autre part sur la *traduction*. Dans les lignes qui suivent, ce sont donc les modalités de ces re-crétations linguistiques que nous chercherons à analyser, en nous appuyant en particulier sur quelques exemples valaisans. Assez curieusement, si les premières motivations du nom de lieu sont souvent banales, les noms remotivés se caractérisent par une grande originalité, des images fleuries et des trouvailles étonnantes.

Entre le Val de Bagnes et le Val de Nendaz – une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau au nord du Grand-St-Bernard – au-dessus de Verbier, à 2800 m d'altitude, se trouve un col que la carte nationale suisse appelle le *Col des Gentianes*. Voilà un nom qui semble parfaitement clair, parfaitement motivé, un nom assez banal d'ailleurs qui semble avoir été créé par ou pour des touristes : le *Col des Gentianes* est un col où on trouve des gentianes.

J'avoue que je n'ai encore jamais traversé ce col, ce qui est au fond une faute professionnelle grave. Un chercheur sérieux qui veut comprendre et expliquer correctement une appellation onomastique va toujours vérifier sur place si l'interprétation d'un nom de lieux est justifiée par la configuration du terrain, la faune ou la flore de la localité dénommée. Pour l'instant, je ne suis donc pas allé voir si en haut du *Col des Gentianes* on trouve encore des gentianes. Dans ce cas précis, ma faute professionnelle est pourtant pardonnable, et je n'aurai même pas besoin de monter au col pour y vérifier l'existence des petites fleurs bleues. Comme l'a relevé Jules Guex (1976 : 40), le *Col des Gentianes* est

« une déformation moderne et regrettable de *iz Anchlyanes*, “aux ancêtres, aux vieilles, aux anciennes” ».

Le *Col des Gentianes* porte donc un nom *remotivé* : un nom qui était parfaitement transparent pour un locuteur dialectophone du Val de Bagnes, le *Col des Anciennes* (en francoprovençal),¹ mais qui est devenu opaque pour un locuteur francophone a été *remotivé* sur la base d'une ressemblance formelle, d'une quasi-homophonie, et c'est ainsi que le *Col des Anciennes* est devenu le *Col des Gentianes*.²

Les remotivations de ce type sont extrêmement fréquentes en onomastique. La documentation onomastique dont nous disposons à l'Université de Neuchâtel en contient plusieurs douzaines, pour toutes les régions linguistiques de la Suisse. En fait, on les trouve à toutes les époques de l'histoire humaine, et dans toutes les régions du monde.

Selon Auguste Vincent (1937: 51-52), un village du Calvados (Normandie) qui est attesté en 1195 comme *Bella Fagus* (“beau hêtre”) s’appelle aujourd’hui *Beaufour*. Un lieu-dit en Loire-Atlantique qui s’appelle aujourd’hui *Le Bon-Garant* est attesté en 1038 comme *Bois-Gundranni* (“le bois de Gontrand”). *Courte-Manche* (Somme) apparaît en 982 comme *Curtis Dominica* (“la ferme du *dominus*, du patron”). *Painblanc* (Côte d’Or) apparaît comme *in prato Ambleno* (“au pré d’Amblain”) en 877. *Sainte-Chaise* en Eure-et-Loir est appelé *Quinque Casae* (“cinq maisons”) en 1050. En Suisse romande, la localité fribourgeoise *Villars-Sous-Mont* s’appelle *Villare Sismont* (“la petite ferme de Sigismond”) dans le plus ancien document conservé qui date de l’an 1000 environ... Malheureusement, pour de nombreux cas, nos documentations historiques ne sont pas assez denses pour nous permettre de déterminer à quel moment et dans quelles circonstances la remotivation s’est produite. Quoiqu’il en soit, tous ces exemples attestent les nombreuses tentatives réussies de l’esprit humain de redonner un sens à des noms de lieux devenus incompréhensibles.

Parfois, la remotivation est purement orthographique. Ainsi, comme l’a montré Gaston Tuaillon (1997), on trouve en Haute-Savoie voisine, au nord-est de Bellegarde, un sommet que les cartographes écrivent le *Grand Crêt d’Eau* ou le *Grand Credo*. En réalité, il n’y a pas de source particulière au sommet de cette montagne, et bien sûr cette montagne n’a rien à voir avec le *credo* de la religion : selon Gaston Tuaillon, ce nom “devrait” s’écrire *Grand Crêt d’Au* (ou *Aulps*, comme dans *St-Jean d’Aulps*, également en Haute-Savoie). Le *Grand Crêt d’Au*, c’est un crêt couvert de pâturages, car *Au*, c’est tout simplement un *alp* > *aup* francoprovençal, avec un *-l-* vocalisé, prononcé [o] qui n’a plus été compris, et qui a été remotivé de deux manières différentes. Dans de tels cas, seule la connaissance des formes dialectales locales nous permet d’interpréter correctement les graphies modernes.

Dans certains cas, les responsables des remotivations, ce sont des géographes modernes qui ne comprennent pas les formes dialectales que les témoins locaux leur indiquent au moment de leurs relevés cartographiques, et qui les écrivent et “interprètent” à leur façon. Les géographes sont rarement linguistes, et ils sont souvent tentés d’interpréter avec le bagage linguistique limité qui est à leur disposition les formes dialectales que les témoins locaux leur indiquent. En France, les absurdités cartographiques sont particulièrement fréquentes lorsque des géographes de Paris sont allés faire leurs relevés dans des régions alpines ou pyrénéennes de langue d’oc ou de francoprovençal, des régions dont ils ne comprennent pas les langues, des langues dont ils ne savent souvent même pas qu’elles existent ; dans les régions alpines de la Suisse romande, certains malentendus “superbes” sont dus à des géographes d’origine alémanique...

On imagine le géomètre qui, au cours d’un relevé topographique, demande à son témoin local, dans les Pyrénées, par exemple : « Comment s’appelle le col

là-haut ? » et celui-ci répond *lo pòrt*, c'est-à-dire simplement "le col". Et personne ne sera étonné d'apprendre que dans les cartes de France, on trouve effectivement un *Col de Port*, le "col de col". Dans ce cas précis, il n'y a pas eu remotivation à proprement parler : tout simplement, le géomètre a pris un nom commun pour un nom propre. Évidemment, pour le témoin en question, "le col là-haut" n'avait pas de nom particulier, pour lui, c'était simplement "le col par excellence". Nous avons déjà évoqué ce phénomène ci-dessus. On observe le même phénomène lorsque les Valdôtains se rendent à Aoste en disant qu'ils vont *en ville*, Aoste étant en quelque sorte "la ville par excellence". De même, lors d'une enquête dialectologique aux Marécottes, en Valais, nous avons constaté que nos informateurs parlaient toujours de la *ville* lorsqu'ils évoquaient la localité voisine, le petit bourg de Salvan. Il arrive que de cette manière, une localité puisse effectivement changer de nom au cours de son histoire : comme tout le monde le sait, c'est ainsi que *Lutèce*, le chef-lieu du peuple gaulois des *Parisii*, est devenu *Paris*. Au lieu de dire qu'on allait à *Lutèce*, on a commencé à dire qu'on allait "chez les Parisiens", *in Parisiis*. Il y a plusieurs villes françaises qui ont ainsi changé de nom au cours de leur histoire. Lorsqu'on lit dans les manuels d'onomastique qu'un nom de lieu, une fois qu'il a été attribué, ne change plus et se transmet de génération en génération, il faut rester prudent : les changements de ce type ne sont pas rares.

Il est vrai qu'en règle générale, les noms propres sont des éléments linguistiques qui survivent relativement bien au cours des siècles. Une fois qu'une montagne ou une localité est dénommée, les noms passent facilement d'une génération à l'autre, et même d'une civilisation à l'autre. La toponymie constitue donc souvent une sorte de "conservatoire" de la langue. Il est vrai aussi que la plupart des populations qui ont vécu successivement sur le sol de l'Europe y ont imprimé leur marque, des marques qui se retrouvent d'une part dans les vestiges archéologiques et d'autre part dans les traces toponymiques qu'ils ont laissées. Les modifications et transformations que subissent les noms de lieux sont pourtant extrêmement fréquentes. Une fois qu'un nom propre a perdu sa motivation première, une fois qu'il n'est plus compris, les évolutions phonétiques, les réinterprétations orthographiques et sémantiques, les phénomènes d'attraction homonymique et les substitutions complètes sont si fréquents qu'il est facile de perdre le fil. Dans une histoire de transmission des noms propres qui couvre facilement deux à trois mille ans, il faut même s'attendre à des substitutions ou réinterprétations en chaîne. C'est la raison pour laquelle la recherche onomastique se méfie systématiquement des explications trop faciles. En particulier, il ne suffit jamais de se baser uniquement sur les formes actuelles ; il faut toujours essayer de retrouver les plus anciennes formes documentaires du même nom, qui nous rapprochent de la prononciation originale du mot ou qui nous permettent du moins de voir plus clair dans les transformations qu'un nom donné a subies.

En fait, si les géographes modernes sont effectivement responsables de certains malentendus et de certaines remotivations que nous retrouvons dans nos cartes, il ne faut pas leur jeter la pierre trop rapidement. Ce que font les géographes, tout le monde, dans n'importe quelle communauté linguistique, est constamment tenté de le faire. La remotivation est un phénomène absolument central dans l'histoire des noms de lieux. C'est notre deuxième exemple valaisan qui illustre ce fait.

2.2. Dans la vallée du Trient, au-dessus du lac d'Emosson, près de la frontière française du côté de Chamonix, il se trouve un sommet qui s'appelle le *Bel Oiseau*. C'est un drôle de nom pour une montagne dont rien, dans la forme, ne rappelle un oiseau. En fait, ce n'est pas un cas isolé ; il existe une série de sommets et de passages alpins qui évoquent l'"oiseau". Comme l'écrit Jules Guex (1976 : 20) :

Le col de Saint-Bernardin, dans les Grisons (ainsi nommé d'après une chapelle dédiée à saint Bernardin de Sienna, mort en 1444), était appelé, au X^e siècle, par le Langobard Liutprand *Mons Avium*, "mont des oiseaux" ; au XV^e siècle, des textes italiens l'appellent *Monte Ulzello, Olcello, Colmo de Occello*, et, au XVI^e siècle, on voit employer en allemand les noms *Vogel, Vogler, Vogelsberg*.

Un cas analogue se trouve en Vallée d'Aoste : selon Peter Zinsli, on trouve un *Monte Voghel* entre Challand-St-Anselme et la vallée de Gressoney.

D'où viennent tous ces "oiseaux" dans la toponymie alpine ? Selon une explication qui remonte à Johann Ulrich Hubschmied, il existe en gaulois un mot *ouxello* qui signifie "la hauteur, le haut passage" qui est bien attesté dans l'onomatistique française. Par simple évolution phonétique, ce mot gaulois a pu aboutir au même résultat que le latin *avicellum* > *aucellum* "l'oiseau". En fait, la réinterprétation ne s'est pas produite partout. Ainsi, en Suisse romande, on trouve plusieurs toponymes du type *Montossy, Montossel* ou *Montésy* qui représentent un *mons uxellos* "mont, colline élevée" (Bossard/Chavan 1990 : 20) ; à l'heure actuelle, ces formes sont devenues complètement opaques. Mais la réinterprétation a été facile, évidemment, à une époque ancienne déjà. Comme on ne le comprenait plus, on a identifié le celtique *uxellos* avec la forme romane qui désignait "l'oiseau". Beaucoup plus tard encore, selon une habitude qu'on observe assez fréquemment, les Walser bilingues ont traduit en allemand le mot roman qui leur semblait transparent³. Enfin, comme le suppose Jules Guex (1976 : 21), étant donné que *l'Oiseau* était un drôle de nom pour un sommet, on en a fait un *Bel Oiseau*.

Comme le montrent ces exemples, les phénomènes de réinterprétation ou de remotivation des noms de lieux se produisent assez souvent au cours d'une pério-

de de bilinguisme, au moment où une région change de langue. À ce moment, un nom qui est sur le point de devenir opaque peut être traduit, ou alors être réinterprété sur la base d'une ressemblance sonore purement fortuite. Comme chez les Walser implantés en Italie du Nord, c'est ce qui se produit en Valais, où le franco-provençal est moribond, et où de nombreux noms qui avaient un sens immédiatement perceptible pour un locuteur natif n'ont plus aucun sens pour une population devenue francophone. Je ne serais pas étonné qu'en Vallée d'Aoste, dans la mesure où l'italien supplante le francoprovençal et le français dans les documents et dans la langue parlée, on puisse rencontrer des phénomènes comparables, et il serait extrêmement important que ces cas soient relevés et documentés pour la recherche future avant qu'il ne soit trop tard. De toute façon, au moment où le fascisme, au cours des années 30, a essayé d'italianiser la toponymie valdôtaine, on a pu observer exactement les mêmes principes et les mêmes stratégies, qui étaient employées consciemment. On trouve évidemment le même genre de phénomènes en Alsace, où les noms de lieux ont été traduits et réinterprétés plusieurs fois en français et en allemand, où encore dans le Roussillon français, où le français est en train de remplacer le catalan.

3. LES REMOTIVATIONS “JUSTIFIÉES” : LES LÉGENDES ONOMASTIQUES

Comme je l'ai souligné au début, au moment de l'acte de dénomination, le nom de lieu est justifié par une spécificité locale ou le nom d'un premier propriétaire. Or, au moment où un nom de lieu est réinterprété, on constate que l'esprit humain déploie de véritables prouesses pour procurer une nouvelle “justification” à la forme actuelle du nom de lieu. Un nom de lieu, dans la mesure où il paraît transparent, “doit” avoir sa raison d'être. C'est dans ce contexte qu'on observe l'apparition des “légendes onomastiques”, qui “expliquent” pourquoi telle localité porte tel nom.

Dans la petite commune d'Arbaz, sur la rive droite du Rhône, à 9 kilomètres environ en amont de Sion, il existe un pâturage qui s'appelle *Donin*. Ce nom est obscur ; nous ne savons pas ce qu'il signifie. Dans la région d'Arbaz, d'après le témoignage de l'archéologie, une présence humaine est attestée depuis environ 2500 ans avant J.-C. : c'est une région de moyenne et de haute montagne relativement favorisée pour l'agriculture. Par conséquent, on trouve sur le territoire d'Arbaz une série de noms de lieux tellement anciens qu'ils échappent à toute tentative d'explication. Ils proviennent probablement d'une ancienne langue disparue, antérieure en tout cas à l'arrivée du latin, une langue qui n'a pas laissé la moindre trace écrite et qui nous échappe complètement. Mais ce n'est pas le problème qui nous préoccupe ici.

Comme le montre le petit extrait de carte reproduit ci-dessous, on trouve près de *Donin* un deuxième pâturage que la carte nationale suisse appelle *Donin du Jour*. Comme l’a relevé Steve Bonvin (1993), on raconte actuellement dans le village d’Arbaz que *Donin du Jour* est un pâturage tellement abrupt et dangereux qu’on ne peut y amener les vaches que le jour. Le soir, il faut les redescendre à *Donin*. Si le nom de *Donin* est un nom obscur qui n’a plus la moindre motivation pour nous, le nom du deuxième pâturage semble relativement transparent, c’est-à-dire motivé par la configuration du terrain.



En réalité, dans les documents d’archives et le parler francoprovençal d’Arbaz, ce deuxième pâturage s’appelle *Donin Dujouro* ou *Dujourlo*, alors que “jour” se dit [zɔr]. L’explication proposée est donc boîteuse : *Donin Dujouro* ne peut pas signifier “Donin du jour”. En fait, *dujouro* et *dujourlo* correspondent tout simplement à l’évolution locale, en francoprovençal d’Arbaz, du latin *de-super* “dessus”. *Donin Dujouro* signifie donc “Donin dessus” ; c’est le pâturage situé au-dessus de *Donin*. Comme dans d’autres cas, la réinterprétation repose ici sur un simple calembour plurilingue, une ressemblance approximative entre la forme francoprovençale et un mot français.

Il est intéressant de constater que dans ce cas concret, la remotivation n’est pas due à un géographe incompetent en matière linguistique, mais à une population bilingue – le dialecte francoprovençal d’Arbaz, même s’il est menacé, est toujours vivant : il est parlé par la population âgée de plus de 50 à 60 ans. C’est cette population bilingue qui a remplacé la première motivation dialectale par une pseudo-motivation française, alors que tout le monde aurait pu se rendre compte que *zor* et *dujouro* ne pouvaient pas signifier la même chose. Mais ce n’est pas tout : la

nouvelle motivation a même été “justifiée” par la création d’une légende onomastique qui interprète non seulement le nom, mais qui règle carrément la vie de ce petit coin de terre. Désormais, à Arbaz, il n’est plus possible de laisser les vaches à *Donin Dujouro* pendant la nuit : la sagesse populaire dit qu’il faut les descendre à *Donin...*

Les légendes onomastiques qui “expliquent” après coup un nom de lieu ne sont pas rares, mais elles ont rarement été étudiées. Comme les remotivations elles-mêmes, la recherche onomastique traditionnelle les a considérées comme des absurdités et des erreurs grossières ; souvent, elle a simplement essayé de “redresser les torts” en rétablissant une graphie “historiquement correcte”. Et pourtant, ces étymologies populaires et les légendes qui s’y attachent sont hautement pertinentes, comme expression de la créativité linguistique humaine, comme illustration de notre désir de donner un sens aux signes linguistiques qui nous entourent. À cet égard, il serait souhaitable que la recherche onomastique dispose d’un nombre beaucoup plus important de relevés qui nous permettraient de mieux comprendre les mécanismes de ces créations. De telles enquêtes pourraient facilement être entreprises par des équipes locales bien enracinées dans leur terroir et capables d’interroger les vieilles personnes qui connaissent encore ce genre d’histoires précieuses pour une meilleure connaissance d’un paysage onomastique donné.

Pour illustrer le principe de ces légendes onomastiques, je mentionnerai rapidement un deuxième exemple qui a été recueilli par Ernest Muret, grand connaisseur de l’onomastique de la Suisse romande au début du XX^e siècle. Selon Muret (1930 : 4), près de Zermatt, il existe un lieu-dit qui s’appelle *Aroleit*. Ce nom représente évidemment le mot alpin *arolle*, avec le suffixe latin *-etum*. *Aroleit*, c’est un *aroletum*, un “lieu planté d’arolles”. Ce mot reste semi-transparent pour la plupart des locuteurs de Suisse romande que j’ai interrogés : qu’ils connaissent le francoprovençal ou non, ils établissent spontanément un rapport avec l’*arolle*. Il semblerait pourtant que les Hauts-Valaisans germanophones de Zermatt ne le comprennent plus. Par conséquent, selon Muret, la population de Zermatt l’a remotivé : au début du siècle, on aurait raconté à Zermatt la triste histoire d’une mère à qui un aigle, un *ari*, aurait enlevé l’enfant, d’où le *leid*, le chagrin de la mère.

Très souvent, en Suisse du moins, ce sont les armoiries communales qui explicitent ces rapprochements pseudo-étymologiques et attestent ainsi les légendes onomastiques. À titre d’exemple, je citerai le nom de la commune valaisanne de *Troistorrents* dans laquelle, curieusement, on ne trouve que deux rivières qui se rejoignent à Troistorrents même : la *Vièze* qui descend de Champex et la *Vièze de Morgins*. Par contre, les armoiries de la commune reproduites ci-dessous montrent effectivement trois rivières. Comment expliquer cette contradiction flagrante ? La réponse est simple. Le nom de *Troistorrents* est une réinterprétation déjà ancienne d’une forme dialectale *Tretorren*, attestée depuis le XIII^e siècle (*Tretorren* et *Tres-*

torren dans une charte de 1263), qui reflète un latin *trans-torrentem* ; sur la route qui monte de Monthey à Champéry, *Trestorren* est le premier village situé au-delà de la *Vièze de Morgins*. Pourtant, étant donné qu'en francoprovençal, le latin *trans* et le latin *tres* "trois" peuvent aboutir au même résultat, la confusion s'est déjà produite au Moyen Age : la forme *Tribustorrentibus* se trouve dans un document de notaire de 1283. Et comme pour justifier cette nouvelle interprétation, la commune s'est donné des armoiries qui montrent trois torrents...



Armoiries de Troistorrens VS



Armoiries de Bagnes VS

Il en va de même pour la commune de Bagnes, au nord du Grand-St-Bernard, dont les armoiries représentent deux enfants au bain. En effet, l'opinion générale identifie le nom de *Bagnes* avec le latin *balnea* "les bains". Selon Ernest Muret, à Bagnes

l'on prétend, je ne sais sur quelles preuves, qu'il y aurait eu là au moyen âge une source très fréquentée disparue sous un éboulement. (Muret 1907 : 159)

Dans ce cas précis, on a affaire à une véritable légende explicative : d'après tout ce que nous savons, la source en question n'a jamais existé, et l'éboulement n'a jamais eu lieu. En réalité, le nom de *Bagnes* remonte sans doute non pas à *balneum*, mais à un gentilice romain *Bannius*. Au cours du Moyen Age, ce nom, qu'on ne comprenait plus, a été remotivé par une belle histoire, et cette remotivation a été sanctionnée par les armoiries de la commune.

Comme les simples remotivations pseudo-étymologiques, les légendes onomastiques peuvent surgir à n'importe quel moment de l'histoire linguistique. Un des exemples les plus anciens que j'aie trouvé pour l'instant concerne la commune vaudoise de *Bière*, dont le nom s'explique probablement – comme celui de Bagnes – par un gentilice gallo-romain : en l'occurrence, il s'agirait du nom de la *gens Beria* ou *Berria*.⁴ Selon Ernest Muret, l'homonymie de ce nom de lieu avec le nom commun "bière", pris au sens étymologique de "civière, brancard", a donné lieu à une double légende étymologique (elle explique deux noms de lieux

à la fois), qui a été accueillie par le rédacteur médiéval du *Cartulaire de Lausanne* (1228) dans son récit de la mort de l'évêque saint Protais :

Ce prélat s'était rendu dans une forêt située au-dessus du village de Bière, pour surveiller la coupe des bois destinés à la reconstruction de l'église de Lausanne. La mort l'y ayant surpris, son corps fut transporté sur une litière de branchage jusqu'à un lieu qui reçut le nom de *Berolle* (*Birula*), parce qu'on l'y mit sur une petite civière (*quedam parva bieri, quod latine dicitur feretrum*). Plus loin, à *Bière*, on en fit une plus grande et plus convenable, ce qu'en langue vulgaire on appelle une bière (*unum maius feretrum, quod in uulgari dicitur bieri*); et de là ce village a tiré son nom. (Muret 1912: 226-7)

4. CONCLUSIONS

Les différents exemples que nous venons d'examiner illustrent l'intérêt de la recherche onomastique, et en même temps les nombreux traquenards méthodologiques qu'elle pose. En fait, quand quelqu'un me demande l'interprétation d'un nom de lieu donné, je suis toujours obligé de rester très prudent.

Même si, au début de leur histoire, les noms propres sont motivés, il est normal qu'au cours de l'évolution linguistique, et surtout au moment où une région change de langue, ils deviennent opaques. C'est à ce moment qu'interviennent les remotivations, tentatives spontanées de leur redonner un sens. Pour cette raison, il ne suffit jamais de se baser sur les formes actuelles d'un nom, même si celles-ci semblent parfaitement transparentes et justifiées par les réalités – et les légendes – locales. Dans la mesure du possible, toute tentative d'explication sérieuse s'appuyera nécessairement sur les plus anciennes formes attestées.

Malgré cela, de nombreux toponymes ont subi de telles transformations qu'il n'est plus possible, à l'heure actuelle, de retrouver leur forme primitive. Dans de nombreux cas, plusieurs explications, toutes aussi sérieuses les unes que les autres, restent donc possibles. C'est un aspect de la recherche onomastique dont il faut rester conscient, qu'il faut assumer, même si c'est souvent décevant de ne pas parvenir à une certitude absolue quant au sens primitif d'un nom de lieu.

Il y a une dernière question que j'aimerais aborder ici. Face à la complexité des problèmes que soulève l'analyse et l'explication des noms de lieux, quel peut être le rôle des non-spécialistes ? Ne faudrait-il pas leur déconseiller de s'occuper d'onomastique ?

Comme le montrent les exemples examinés ici, l'analyse linguistique des noms de lieux est une affaire plutôt complexe. L'onomastique est une science de synthèse qui présuppose des connaissances très diverses et complémentaires en dialectologie, en histoire de la langue, dans le domaine de la géographie et des réalités

locales. Il est difficile pour un individu de rassembler toutes ces connaissances. De plus en plus, la recherche onomastique doit donc devenir un travail d'équipe.

Malheureusement, il existe en onomastique un grand nombre d'ouvrages peu sérieux. Une foule de publications pseudo-scientifiques parfois carrément farfelues cherchent à satisfaire la curiosité du grand public. Comme l'onomastique est en rapport avec les "racines" de l'homme et que notre époque a redécouvert la nécessité de se retremper aux sources, l'intérêt pour l'interprétation des noms de lieux dans le grand public est constant. Par conséquent, l'onomastique est un terrain de chasse pour étymologistes amateurs et autres illuminés. En général, ce sont des personnes bien intentionnées, mais qui n'ont pas de formation linguistique suffisante. Sans connaître les principes de la linguistique historique et de la dialectologie, elles "interprètent" souvent les noms propres sur la base de la première association d'idées qui leur passe par l'esprit.

Malgré cela, je suis convaincu que l'activité des amateurs d'onomastique peut être extrêmement précieuse pour la recherche sérieuse, dans la mesure où elle est entreprise par des personnes bien enracinées dans leur terroir, qui connaissent bien la langue et les dialectes de leur région, et qui évitent de s'égarer dans des explications de fortune. La recherche onomastique sérieuse, pour faire son travail, a besoin d'une foule d'informations. Elle a besoin de connaître les formes dialectales des noms de lieux, dans leur prononciation locale traditionnelle. Elle a besoin d'attestations documentaires anciennes pour avoir un minimum d'espoir d'expliquer correctement un nom donné, afin de pouvoir dépister aussi les éventuelles réinterprétations qui sont intervenues au cours de l'histoire. Dans ces deux domaines, l'activité des spécialistes locaux peut être extrêmement utile, en contribuant à la sauvegarde d'un précieux patrimoine local, en participant à la sauvegarde de la mémoire collective d'une population locale. Enfin, même et surtout les "légendes onomastiques" que les chercheurs locaux sont capables de dénicher et de documenter, peuvent alimenter et approfondir la réflexion sur un nom de lieu qui risque de rester opaque sans cet apport. Dans ce sens, une approche globale des informations disponibles nous permettrait d'aller beaucoup plus loin dans la compréhension des mécanismes linguistiques qui caractérisent l'activité onomastique de l'être humain.

Andres Kristol

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BONVIN, Steve (1993), *Les noms de lieux d'Arbaz, Valais*. Mémoire de licence, Neuchâtel : Université de Neuchâtel, Faculté des Lettres.
- BOSSARD, Maurice / CHAVAN, Jean-Pierre (1990 [1986]) *Nos lieux-dits : toponymie romande*, Lausanne : Payot.

- DAUZAT, Albert (1946), *La toponymie française*, Paris : Payot.
- GARY-PRIEUR, Marie-Noëlle (1994), *Grammaire du nom propre*, Paris : P.U.F.
- GUEX, Jules (1976 [1946]), *La montagne et ses noms. Études de toponymie alpine*, Martigny : Pillet.
- JONASSON, Kerstin (1994), *Le nom propre. Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve : Duculot.
- MURET, Ernest (1907), Compte rendu de : Henri Jaccard, *Essai de toponymie. Origine des noms de lieux habités et des lieux-dits de la Suisse romande*, Schweiz. Archiv für Volkskunde, 11, 145-163.
- MURET, Ernest (1912), in : MOTTAZ, Eugène (éd.), *Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud*, 1, Lausanne : F. Rouge.
- MURET, Ernest (1930), *Les noms de lieux dans les langues romanes : conférences faites au Collège de France*, Paris.
- TUAILLON, Gaston (1997), « À la recherche du sens perdu », *Le Monde alpin et rhodanien*, 21-30.
- VINCENT, Auguste (1937), *Toponymie de la France*, Bruxelles.
- ZINSLI, Paul (1998 [1967]), « Spuren sprachverschiedener Begegnungen in den Ortsnamen der schweizerdeutschen Alpentäler », *Sprachspuren*. Chur, 113-147.

NOTES

¹ Mme Rose-Claire Schüle m'a suggéré que ce nom pourrait faire allusion à une procession de fées ou à une légende comparable. Malheureusement, je n'ai pas encore été en mesure de vérifier sur place si le souvenir d'une telle légende subsiste.

² Notons au passage que Jules Guex, comme la plupart des onomasticiens, considère cette remotivation comme une simple "déformation regrettable". À mon avis, ce n'est pas rendre justice au phénomène linguistique en tant que tel ; c'est ignorer l'intérêt qu'il revêt dans le cadre d'une linguistique du signe, et des phénomènes de la créativité linguistique en général.

³ De la même manière, les Walser de Rimella, au Piémont, ont traduit *Torino* par *Stierlje-ni*, c'est-à-dire "le petit taureau" (Zinsli 1998 : 125).

⁴ Je tiens à remercier ici les collaboratrices et collaborateurs du Centre de Dialectologie de l'Université de Neuchâtel, qui sont en train de constituer une *summa* de la recherche onomastique suisse du XX^e siècle dans le cadre du projet "ONOMA. Au pays des noms de lieu", et à qui je dois cette information.